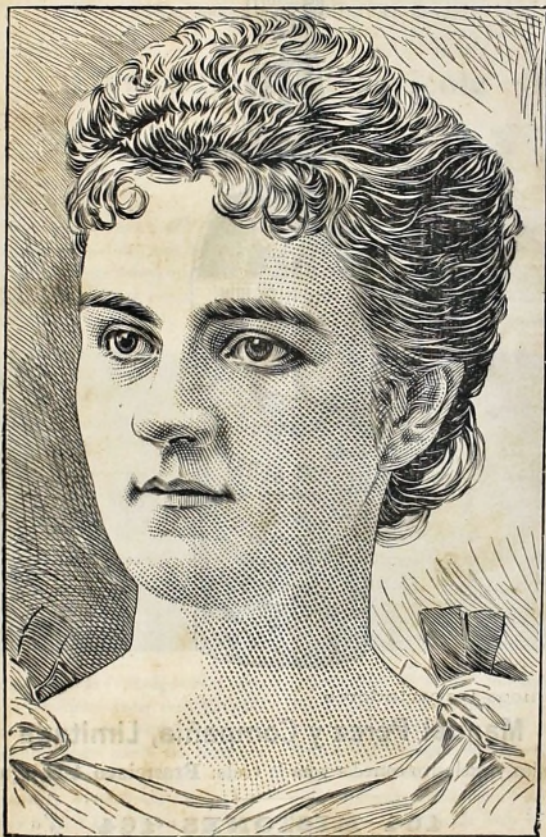


FRANCE-URUGUAY

REVISTA QUINCENAL ILUSTRADA

PORTE PAGADO



Très prochainement — **A. MEROLA** — tailleur pour civils et militaires se reinstallera
18 de Julio, 234.
Provisoirement: Río Negro, 201.

RHUM NEGRITA



Unicos Importadores

Manuel Pérez y Compañía, Limitada

Unico y exclusivo corredor para la venta: **Francisco A. Lúgaro**

164-MISIONES-164

FRANCE-URUGUAY

— REVISTA QUINCENAL URUGUAYA —

Dr. CONSTANT WILLEMS

DIRECTOR

Redacción: ALZAIAR, 57.

PRECIOS DE SUSCRIPCION

POR MES \$ 0.20

Casilla del Correo núm. 454

ANSELME LAMARQUE

ADMINISTRADOR

Administración: JUAN C. GÓMEZ, 201

Año I.

Montevideo, 1.ª quincena de DICIEMBRE de 1906.

Núm. III

L'enseignement agricole

NOTES ET IMPRESSIONS

A une époque où la diffusion de l'instruction est l'objet, de la part des gouvernements éclairés, de la plus légitime préoccupation il est une espèce d'enseignement qui mérite de fixer tout particulièrement leur attention.

sorte de dédain s'est attaché aux connaissances agricoles; on les a négligées et on a surtout négligé de les répandre parmi les populations de la campagne où elles sont si nécessaires.

Econtez, ce qu'écrivait à ce sujet il y a quel



Nous voulons parler de l'enseignement agricole, longtemps et encore dans certains pays relégué à l'arrière plan des études, alors qu'il aurait dû toujours figurer parmi les branches essentielles et obligatoires des programmes.

Personne n'oserait soutenir que l'agriculture ne soit la source la plus féconde de la prospérité d'une nation et cependant, chose à peine croyable, durant de très longues années, une

que vingt ans M. JAMES JOHANNOT, Directeur des Ecoles Normales de New York dans son remarquable ouvrage —

Principes et Pratique de l'Enseignement:

« Il y a lieu de regretter profondément que dans les écoles rurales il n'y ait pas d'exercices en relation spéciale avec la vie et les travaux champêtres. A peine fait-on attention dans ces écoles à l'occupation qui doit absor-

« ber la plus grande partie de la vie des élèves
« et influencer principalement sur leurs intérêts.
« Les robustes enfants de la campagne qui ont
« des connaissances étendues mais non systéma-
« tiques des travaux de labour s'occupent de
« matières scolaires qui n'ont aucune relation
« avec les dits travaux et qui sont ordinaire-
« ment abstraites et peu intéressantes.

« Un système rationnel d'instruction tendrait
« à ce que l'enfant eut parfaite conscience de ce
« qu'il connaît déjà par l'impression ou l'usage,
« classerait les connaissances et stimulerait
« l'esprit d'observation et de recherche dans le
« sens du développement de l'intelligence ».



C'était aux Etats Unis du Nord que se faisait entendre la voix du savant pédagogue; beaucoup d'autres se joignirent à elle et toutes ensemble, elles furent écoutées car, depuis lors, les Américains se sont de plus en plus appliqués à faire entrer dans les jeunes cerveaux des notions raisonnées et complètes d'Agriculture.

Actuellement les bons livres comme les bonnes institutions abondent dans la partie de l'enseignement que nous examinons ici. Les résultats d'une semblable évolution ne se sont pas fait attendre; en quelques années les Yankees ont augmenté leur production de céréales dans des proportions inconnues jusque là. L'Angleterre non plus n'a pas perdu de vue les profits qu'elle avait à retirer du perfectionnement de son système d'enseignement agricole. Elle en a été récompensée par l'accroissement consi-

dérable de son domaine cultivé. De 1870 à 1900 il s'est augmenté de 820,000 hectares.

Les autres pays européens du Nord, tels la Suède, la Norvège, la Hollande, la Belgique, possèdent depuis longtemps une organisation scolaire scientifique et pratique en matière d'agriculture. La France aussi est entrée dans le mouvement et marche à pas de géant dans la voie que lui tracent d'éminents spécialistes. Enfin l'Italie et l'Espagne commencent à comprendre les erreurs d'antan et s'efforcent de les dissiper.

Mais que dire de l'Allemagne? Entre toutes les contrées progressistes elle se distingue. Nous allons l'établir aisément par des chiffres. (1)

L'Etat Allemand supporte les frais de 50 établissements d'expérimentation agricole; les particuliers en possèdent 19. Il y a dans l'Empire 14 Universités ou Académies d'agriculture et 284 écoles inférieures. Il y existe en outre 4000 Sociétés agricoles. L'une d'elles, celle de Berlin, compte 12,000 membres. Il y a aussi 12,000 Sociétés Coopératives se consacrant au crédit agricole, à la vente de produits, à l'élevage et aux industries qui en dérivent.

Une institution particulièrement remarquable est celle des *écoles jardins* où les tout jeunes enfants, les bébés peut-on dire, apprennent en se livrant aux ébats joyeux de leur âge les pre-

(1) Nous empruntons ces chiffres à un article intitulé «Alemania y la enseñanza agrícola» paru dans l'intéressant bulletin de la chambre de commerce espagnole de Montevideo. (Année XVIII num. 10 pag. 242-243).

mières notions de culture. Dès qu'on leur a donné quelques principes et qu'ils entrent à l'école primaire, on les envoie au printemps à la campagne où ils sèment différentes classes de plantes qu'ils soignent en été et récoltent en automne; en cette dernière saison, des concours sont organisés et les plus habiles enfants reçoivent des récompenses honorifiques et même en certains endroits des prix en argent. Ainsi ce qu'on a commencé à apprendre par le jeu se transforme peu à peu en connaissance forte et sérieuse.

Les écoles-jardins sont fort nombreuses en Allemagne. Leur enseignement a pour objectif de déposer dans l'esprit de l'enfant, en faveur de l'agriculture, le germe d'une affection qui ne

fera par la suite que se développer. Sortant de l'école-jardin pour entrer à l'école primaire, l'élève y trouvera un jardin, dépendance de son nouveau collège, et il pourra y continuer ses travaux de culture pratique; ceux-ci ne seront perdus de vue ni dans l'enseignement secondaire ni dans l'enseignement supérieur.

Ne sont-ce pas là des principes méthodiques qui révèlent un sens pédagogique profond et n'y aurait-il pas lieu, pour des pays naturellement fertiles comme l'Uruguay, de les appliquer?

Nous posons cette question aux distingués agronomes qui font l'honneur de la République Orientale.

DOCTEUR CONSTANT WILLEMS.



Chronique politique

Ce ne sont plus seulement les idées qui marchent. Les chefs d'états et leurs ministres comprennent que, quelque séduisantes que soient les théories, il importe de les mettre en pratique pour que les peuples s'en rendent un juste compte.

M. Roosevelt n'entend pas laisser les délibérations du Congrès Pan-Américain sans sanction effective. Dans son récent message il annonce qu'il y a lieu de s'occuper de suite de la création de lignes maritimes à services rapides entre le Nord et le Sud de l'Amérique. Il engage vivement la législature à subventionner sérieusement les compagnies de navigation qui établiraient de semblables services. Or, pour qui sait comment la parole du Président est écoutée dans la République étoilée pareils conseils et déclaration équivalent à des ordres. M. Roosevelt n'est du reste que l'interprète

fidèle du sentiment général de ses concitoyens. Le ministère de Washington travaille activement à établir pour les républiques sud-américaines un régime douanier qui favoriserait les échanges entre le Nord et le Sud. Les chambres de commerce ont les mêmes tendances et appuient résolument le gouvernement. C'est là de la besogne qui sera profitable à tous.

On peut en dire autant de celle que la France et l'Espagne, commissionnées à cet effet par les autres puissances, font au Maroc. Du moment que ce n'est pas l'esprit de conquête qui préside à l'éventuelle expédition il n'y a rien, en principe, à lui reprocher. Sous ce rapport, la conférence d'Algéiras a produit un résultat appréciable. Les tendances accaparatrices particulières ont été tempérées par l'intérêt général.

Un autre effet inattendu de cette conférence

a été d'opérer des rapprochements entre les diverses nations européennes. Sans parler des sympathies de latins à latins qui n'attendent généralement pour se manifester qu'une occasion propice, nous avons vu l'Angleterre appuyer moralement la France et rendre plus étroits les liens d'amitié qui l'unissent à la République.

A Berlin même, il s'est produit, à propos de la ratification du traité, une discussion qui est symptomatique. Tous les orateurs y compris les opposants, n'ont eu que des paroles amicales pour la France. Entr'autres, *M. de Blumenthal*, après avoir attaqué violemment la ligne de conduite suivie par *M. de Bulow* et lui avoir reproché d'avoir soutenu la politique française au Maroc, a cependant, à la fin de son discours prétendu que les efforts du gouvernement devaient tendre à rendre les relations, de jour en jour, plus cordiales entre les deux pays.

Cette péroraison a été couverte de bravos unanimes de même qu'à Paris c'est presque à l'unanimité des votants que le traité a été ratifié.

De telles manifestations émanant d'hommes qui ont en mains les destinées de deux grands pays, considérés encore comme ennemis, sont rassurantes et ne doivent déplaire qu'aux trop

fameux nationalistes. Ces patriotes brevetés ont du reste d'autres sujets de plainte. On sait que si ces Messieurs attaquent volontiers la plupart de puissances étrangères, ils soutiennent avec l'ardeur que la foi donne, un pouvoir spirituel dont le siège est à Rome, et, ce pauvre pouvoir, déjà sapé depuis longtemps par l'odieux impiété, semble bien près de s'effondrer sous les coups répétés que son intransigeance lui attire.

Le ministère français actuel qui a pour devoir de s'opposer aux prétentions exorbitantes de l'Eglise et qui a à faire exécuter une loi régulièrement votée et sanctionnée est à la hauteur de sa tâche. (1) Ce ne sont pas les criailleries de quelques energumènes qui l'arrêteront dans la voie ouverte devant lui.

La démocratie française a marché, elle marche, elle marchera toujours.

REMEMBER.

(1) Nous aurions voulu donner dans cette chronique une analyse des admirables discours prononcés récemment à la chambre des députés par MM. les ministres *Viciani* et *Brand*. Cela nous est difficile n'ayant pas encore sous les yeux le texte officiel de ces discours. Nous nous en occuperons très prochainement.

Un enfant indélicat

Nouvelle par MAX et ALEX FISHER

Quand j'arrivai, hier soir, pour dîner chez M. et Mme. Chercoeur, je trouvai mes amis, leurs deux petits garçons et leurs trois petites filles, installés au salon. Cette nombreuse progéniture assure à Mme. Chercoeur une distinction honorifique, à la prochaine promotion, dans l'ordre des «Mères de plus de quatre enfants» créé par M. Piot.

A mon entrée, Jules, le dernier né, un charmant bambin de huit ans, se précipita sur mon chapeau. Il se mit aussitôt en devoir de le broser consciencieusement à rebroussepoils. Pour

me conformer à la plus élémentaire politesse, je murmurai avec un sourire attendri:

—Est-il amusant, cet enfant!

Cette exclamation eut l'avantage d'attirer l'attention du père. Elle épargna, à mon huitième reflet, le sort misérable des sept précédents. M. Chercoeur feignit de se mettre en colère. «Il est assommant, cet enfant!» Mme. Chercoeur évita une scène: «Laisse le tranquille, Amédée. Je ne sais ce qu'il a... Il est comme ça depuis qu'il a lu la lettre de M. Piot au président du Conseil»...

On annonça que le dîner était servi. Jules, le petit bambin, manifesta l'intention de prendre place sur la table, entre la soupière et les carafes à vin.



— Est-il amusant, cet enfant! murmurai-je.

M. Cherceur intercédait: «Laisse-le tranquille, Amédée... Je ne sais ce qu'il a... Mais laisse-le tranquille»...

Le dîner s'annonçait fort bien. Assis au milieu de la table, Jules, avec ses petites menottes, avait déjà, pour se distraire, commencé à vider une bouteille d'eau minérale dans le potage. En ce moment, il projetait d'un doigt expert, quelques boulettes de mie de pain, dans une crème renversée qui refroidissait traditionnellement sur un plat. On apporta le poulet.

— Jules, désires-tu du poulet, mon chéri?

— Non.

— Jules, mange du poulet... Tu n'es pas souffrant?

— Si le monsieur ne s'en va pas, je me laisserai périr, na! Après tout, j'ai bien le droit de vouloir quelque chose!... Je suis la décoration de maman... Je me laisserai mourir... de faim, si le monsieur ne s'en va pas, et maman ne sera pas décorée, na! elle n'aura plus que quatre enfants!

M. Cherceur offrit des compensations, essaya de transiger. Ce fut en vain.

Il me reconduisit avec de bonnes paroles.

Est-il amusant, cet enfant! me crus-je obligé de murmurer en fermant la porte.

Les bibliothèques militaires en France

C'est avec une réelle satisfaction que nous empruntons à *l'Echo de la Presse* les lignes qui suivent:

«Le ministre de la guerre fait tous ses efforts pour améliorer la vie matérielle et intellectuelle des soldats. Nous l'avons félicité pour avoir organisé les cercles coopératifs pour avoir organisé les salles de récréation de sous officiers, l'enseignement professionnel à la caserne, etc.

«Sa circulaire du 14 septembre dernier, sur l'organisation des bibliothèques d'hommes de troupe, constitue, dans le même ordre d'idées, un immense progrès.

«Disposant d'un crédit de 20,000 francs en faveur de ces bibliothèques, M. Etienne a établi des listes d'ouvrages, qui sont de nature à donner toute satisfaction à la majorité républicaine du Parlement.



«Il considère les Aulard, les Seignobos, les Bourgeois, les Leblanc, les Duclaux, les Reclus, les France, les Gide, les Jean Macé, les Michelet, les Renan, aussi bien que les Jean-Jacques Rousseau et les Voltaire, comme les éducateurs désignés de la jeunesse française.

«Au lieu d'exciter les passions chauvines des jeunes générations militaires par la lecture d'ouvrages guerriers purement anecdotiques et sans valeur philosophique, il développe leur esprit positif en mettant à leur disposition des ouvrages d'histoire générale, profondément étudiés, qui ne séparent point l'évolution militaire des peuples de leur évolution sociale».

Mr. le professeur *Etchebarne* partira dans quelques jours pour la campagne où il trouvera jusqu'au commencement de Février un repos bien mérité.

Nous espérons que l'absence de notre distin-

Félicitons-nous. . . .

On comprend maintenant en France ce que doit être l'éducation du soldat. Loin de vouloir faire de celui-ci un bretteur susceptible sur le faux point d'honneur ou un sujet brutal ne rêvant que combats meurtriers, on s'applique à en faire un homme raisonnable comprenant l'importance des réformes sociales que le progrès exige.

L'oeuvre si intelligemment patriotique de *M. Etienne* sera, sans aucun doute continuée et accentuée dans le sens démocratique par son digne successeur, le général *Picquart*.

gué ami et collaborateur sera profitable aux lecteurs de FRANCE URUGUAY. Le calme des champs lui inspirera certainement quelques productions qui, écrites dans le style nerveux et original qu'on connaît, feront honneur à nos colonnes.

Sonnette d'alarme

Oui, par ma foi! Jean Bonneau est un excellent camarade; mais c'est aussi un très humoristique gentleman, et qui ne déteste pas de se distraire, même aux dépens des autres. . . . Témoins cette anecdote absolument authentique:

A Paris, ce jour là, il fait une chaleur atroce quarante-sept degrés à l'ombre.

Jean Bonneau vient de monter dans un wagon à la gare du Nord.

Survient une dame qui, au dernier moment se précipite dans son compartiment.

La dame dissimule un chien sous son manteau de voyage. Elle ne consent à l'en sortir que lorsque le train s'est ébranlé.

—Et maintenant, *Bobylys*, dit-elle à son chien en le caressant, tâche d'être sage, de te tenir bien tranquille, pour qu'un vilain employé ne s'aperçoive pas de ta présence.

Jean Bonneau—en brave garçon qu'il est sourit de complicité à la dame et au chien *Babylys*.

A un moment donné, suffoquant de chaleur, Jean Bonneau se penche vers la voyageuse et

lui demande poliment la permission d'ouvrir une des deux fenêtres.

—Impossible, monsieur riposte la dame très sèchement. . . . Mon petit chien craint les courants d'air. . .

—Il n'y aurait pas de courant d'air, explique Jean Bonneau, puisqu'il n'y aurait qu'une seule fenêtre d'ouverte.

—Impossible, monsieur.

—Bien madame. . . . Mais, comme il fait vraiment une chaleur sénégalienne, vous ne trouverez pas mauvais que dès la prochaine station, je change de compartiment.

—A votre aise, monsieur, glapit la dame qui se remet à caresser *Babylys* et à lui donner des noms d'oiseau.

Jean Bonneau avait pris une figure renfrognée, qui n'était point habituelle à ce jovial garçon. Il faisait une terrible moue; et son front se ridait sous l'empire de pensées profondes, haineuses, vengeresses. Brusquement son visage s'éclaircit; et un sarcastique sourire vint se figer au coin gauche de sa lèvre.

Il se leva, agrippa sa valise dans le filet et la déposa à côté de lui.

Ceci fait, tout en dissimulant ses gestes à sa hargneuse voisine, il prit dans sa valise une cuisse de poulet et y enroula un bout de ficelle.

Quand le train stoppa, au premier arrêt, Jean Bonneau, adroitement, suspendit sa cuisse de poulet au bouton de la sonnette d'alarme, prit sa valise et alla s'enfourner dans un autre compartiment où les voyageurs, sans nul doute, craindraient moins les courants d'air que le chien Babylas.

Le train repartit, à grand fracas, sur les interminables rails.

Cependant, le chien Babylas, dès le départ du voyageur, avait manifesté des signes d'impatience. Blotti sur les genoux de sa maîtresse il s'agitait désespérément.

Ce fut en vain que la dame voulut calmer son chien par les paroles les plus douces, par les exhortations les plus persuasives; Babylas redoublait de nervosité.

Brusquement, Babylas s'échappa des mains de la dame et se précipita vers la sonnette d'alarme.

Il happa la cuisse de poulet de tous ses crocs acérés, et s'y suspendit par la mâchoire, avec des soubresauts rageurs.

La ficelle était solide; elle ne se rompit pas. La lutte allait continuer.

Mais, presque instantanément le convoi s'arrêta.

Le chef de train se présenta à la portière du compartiment où la dame, impuissante à maîtriser Babylas, s'acharnait à lui faire lâcher prise.

— C'est vous, madame, demanda-t-il, qui avez tiré la sonnette d'alarme? ... Pourquoi?

Les explications de la voyageuse furent très embrouillées, et ses protestations tout à fait vaines.

— Votre affaire est bonne! s'écria finalement l'employé... Je vais vous dresser un double procès-verbal; d'abord pour avoir indûment tiré la sonnette, puis pour voyager avec un chien qui n'a pas payé sa place.

La maîtresse de Babylas pensa s'évanouir; mais, après y avoir réfléchi, elle préféra n'en rien faire.

Et le train repartit, d'autant plus hâtivement que cet incident l'avait mis en retard. Les voyageurs, un moment effrayés, purent transpirer à leur aise en toute liberté d'esprit. Quant à Jean Bonneau, il souriait, sarcastique, savourant modestement son triomphe.

G. GUY-TONG.

El comercio americano

Su importancia mundial

Habiendo la Oficina de Estadística Universal de Amberes publicado recientemente los datos comerciales oficiales correspondiente al año 1904, vemos por ellos que la América importó por valor de 10.374.357.407 francos y exportó por valor de 13.752.296.482 francos.

Resulta de estas cifras que América vende mucho más de lo que compra; lo que es á la vez una prueba indiscutible de su poderosa producción y de los progresos de su comercio. Nin-

guna de las demás partes del mundo se encuentra en las mismas condiciones. En Europa y en Africa las importaciones superan las exportaciones; en Asia hay en favor de las exportaciones una diferencia de 602.694.253 y en Oceanía de 605.433.534 francos, mientras que en América el excedente es de 3.377.839.075.

El comercio total de la América del Sur pasa de los 8.680.000.000 francos ó sea 3.660.000.000 para importaciones y 5.000.000.000 para las

exportaciones. De estas últimas reciben el 35 por ciento los Estados Unidos, á los que les corresponde sólo el 26 por ciento de las mercaderías que compran las naciones de la América latina.

Los pueblos sud-americanos cambian con la Europa y las colonias europeas el restante de sus importaciones y exportaciones.

Si la vieja Europa es todavía la que consume la mayor parte de la producción universal, la importancia de la joven América en el desarrollo de dicha producción aumenta cada día. Con las necesidades del consumo debidas al aumento enorme que ha experimentado la población, esta importancia llegará á ser predominante.

Angel C. Maggiolo

Se podría aplicar al doctor Maggiolo el verso del francés, tan conocido:

«La valeur n'attend pas le nombre des années». No espera el mérito la acción del tiempo.



Angel C. Maggiolo

Después de sus estudios en la Universidad donde habíase distinguido siempre obteniendo en los exámenes notas sobresalientes, adquirió rápidamente fama de un practicante serio, te-

niendo, á pesar de sus pocos años, plena conciencia de la responsabilidad del médico.

Hombre de estudio, no perdía de vista la enseñanza y bien pronto ocupó un puesto distinguido en nuestro primer establecimiento de instrucción superior, en calidad de profesor. Como tal supo captarse las simpatías de sus discípulos y la consideración de los colegas. Era uno de los miembros más jóvenes del personal enseñante en ocasión de la dimisión del señor Vaz Ferreira, que dejó vacante la plaza de decano de la facultad de enseñanza secundaria.

Llamado á llenar esta vacante ha desempeñado la delicada misión con la debida altura y tacto que demanda. Sus modales de una urbanidad irreprochable han entrado por mucho en hacerlo popular entre los estudiantes y verse cada vez más apreciado por parte de los más viejos catedráticos, quienes olvidan la juventud del señor Maggiolo para no ver en él más que las buenas cualidades del profesor.

Es cierto que si un brillante porvenir se le ofrece, es debido á su trabajo perseverante y á su robusta inteligencia, esto es, que lo merece bajo un doble título.

Juan Alberto Capurro

En el momento que aparecía el número 10 de nuestra Revista, nos sorprendió la triste noticia del fallecimiento del señor Capurro, minis-

Au moment où apparaissait le número 10 de la Revue, nous apprenions la mort du ministre Capurro. Des voix plus autorisées que la nôtre

tro de Fomento. Voces más autorizadas que la nuestra han rendido ya justo homenaje á sus relevantes méritos. El señor Presidente de la República, los secretarios de Estado, los legisladores y la prensa sin distinción celebraron las virtudes de un hombre cuya existencia se había consagrado toda al bien del país. Mucho lo celebramos, y, á nuestra vez, nos inclinamos respetuosamente ante la tumba de aquel que, al frente de uno de los ministerios más absorbentes, supo desplegar en él su vasta inteligencia y profundos conocimientos, habiendo colaborado á la obra del Puerto cuya realización anhelaba tanto, y á cuyo frontispicio quedará su nombre grabado para siempre.

ont déjà rendu un juste hommage à ses grandes mérites. Le Président de la République, les Secrétaires d'Etat, les législateurs et la presse de toute nuance ont célébré les vertus d'un homme dont l'existence entière a été consacrée au bien du pays. Nous en sommes heureux et, à notre tour, nous nous inclinons respectueusement devant la tombe de celui qui, à la tête d'un ministère des plus absorbants, a su y déployer sa vaste intelligence et ses profondes connaissances.

Ensayos

El carácter

A Eduardo Ferreir.

I

Todo lo que en el Universo existe, todo lo que en la Naturaleza se manifiesta á nuestra conciencia, pasa por varios estados ó formas.

Una piedra que hallamos en nuestro camino está formada por la justaposición de millares de partículas, lo que significa que fué creciendo progresivamente, parte por parte, hasta llegar al tamaño con que nosotros la vimos. Más tarde, esa misma piedra, por efecto de las lluvias, del rozamiento y de otros fenómenos naturales, concluirá por desgastarse y desaparecer.

Un árbol frondoso, de bellas hojas, perfumadas flores y hermosos frutos, fué en su origen, una pequeña semilla que, colocada en ciertas condiciones, halló un medio favorable á su desarrollo y germinó. Primero fué una tierna y delicada planta, después un esbelto arbusto de flexibles ramas, y por fin, llegó á ser un árbol corpulento, airoso y fuerte. Más tarde, la savia que circula por su tallo y por sus ramas perderá sus fuerzas y su energía vital; sus frutos dis-

minuirán, se abatirán sus hojas y concluirá por morir.

El hombre antes de llegar á la plenitud de su desarrollo, es un ser física y mentalmente débil, que necesita el apoyo de sus padres para ser alimentado y luego el afán de sus maestros para ser instruido y educado. Llegado á la juventud, pasa por un período en el que la vida se manifiesta con toda su potencia y energía. Este período varía según los temperamentos y la más ó menos vitalidad del organismo, y á él sucede otro estado en el cual las fuerzas disminuyen, decayendo poco á poco hasta producirse la muerte.

Surge de estos ejemplos, que, tanto en el reino mineral, como en el vegetal y animal; que tanto en los cuerpos inorgánicos como en los orgánicos, se producen esos cambios de estados ó formas de que hablamos al principio.

Peró no solamente se manifiestan estos estados en los cuerpos, sino que también obran en todas las instituciones humanas y en todas las ideas que nacen á través de los siglos.

Es con arreglo á esos principios como se desarrollan los pueblos, los cuales tienen primero un período de infancia durante el cual buscan la manera más fácil de desarrollarse y luego un período de florecimiento en el que su existencia se manifiesta potentemente. Más tarde esos pueblos, por efecto de leyes ineludibles, sucumben para dar lugar á generaciones que piensan y obran más avanzadamente.

Y junto con los pueblos mueren sus instituciones y sus ideas.

Así murieron los pueblos civilmente esclavos, para dar lugar al nacimiento de los pueblos libres; con los primeros murió la idea de la esclavitud, reemplazada hoy por el culto sacrosanto de la libertad.

Así murieron los pueblos fanáticos é inconscientes que en siglos idos se despedazaron al grito de *¡Dios lo quiere!* para que en su lugar nacieran las multitudes conscientes que no buscan ya en el campo de batalla el triunfo de sus dioses; y con los pueblos ultra-religiosos, murie-

ron las ideas retrógradas que engendran el fanatismo religioso, para dar cabida á las ideas ascensionales y libertadoras que proclaman el libre pensamiento y la libertad de conciencia.

Y así también morirá en Rusia el pueblo que aún alienta en su mentalidad el sentimiento de respeto hacia el zarismo, para que surja el pueblo viril y libre que, con empuje prepotente eche á rodar un trono carcomido por todas las infamias y por todas las vilezas.

Y así también morirán los pueblos hoy económicamente esclavos, para ser reemplazados por las sociedades futuras, en las que, la cuestión económica no será un obstáculo que impida el más amplio, el más fecundo y el más libre desenvolvimiento de las energías humanas.

Una ley sublime, sabia y hermosa, una ley sin la cual el Progreso no sería forjado, es la esencial elaboratriz, de los cambios que se producen en la naturaleza, en los pueblos, en las instituciones y en las ideas: la Evolución.

ESTEBAN DEL PUEBLO.

Buzón de la Revista

La vida del estudiante y la moral.

—ALBERTO NIN FRÍAS del cual hemos apreciado más de una vez el talento, acaba de publicar en un folleto la conferencia que dió hace algún tiempo á los estudiantes del curso de Filosofía de la Universidad. En un lenguaje muy elegante y trayendo al apoyo de su tesis argumentos difíciles, este autor ha sabido hacerse escuchar y será también leído porque su objeto es de interés general.

Decir que la obra es precedida de un prefacio escrito por José Enrique Rodó es señalar un atractivo más para la obra.

Liberalismo y Jacobinismo, por JOSÉ ENRIQUE RODÓ. Librería «La Anticuaria», de Adolfo Ossi, Buenos Aires 241 a.— José Enrique Rodó ha reunido en un volumen los diversos artículos que publicó respecto á los crucifijos.

Su trabajo es la contra partida de la del doctor Díaz.

Cualquiera que sea la opinión que se haga sobre la cuestión, es necesario reconocer los méritos de estos dos adversarios.

Nos agrada también poner en evidencia la perfecta cortesía con la cual estos dos hombres de progreso discuten. Ellos plantean un bello ejemplo á los que no saben ser de opinión contraria sin llegar á las intemperancias de lenguaje.

El estilo de la obra del señor Rodó cuya lectura recomendamos para que se den buena cuenta de la argumentación de los partidarios del crucifijo, es, como lo es siempre, de claro colorido

Enseñanza práctica de la Agricultura, ALFREDO RAMOS MONTERO, ingeniero agrónomo.—Sus resultados en el cam-

po experimental de los Institutos N6rmales de Montevideo.—Bajo este t6tulo, el ingeniero se6or Ramos Montero acaba de publicar un muy interesante trabajo. Recomendamos su lectura 6 todos aquellos que, como nosotros, estiman que la cuesti6n de la ense6anza agr6cola es de una importancia primordial para el Uruguay. No si6ndonos posible por falta de espacio examinar detalladamente todas las partes del libro, nos limitaremos por hoy 6 decir que el autor demuestra en 6l los profundos conocimientos adquiridos en la materia.

Sus trabajos le han valido en diversas ocasiones las felicitaciones de las autoridades oficiales, y muy especialmente la del eminente inspector nacional de Instrucci6n P6blica, doctor Abel P6rez.

Estadística de cereales y oleaginosos de la Rep6blica Oriental del Uruguay—1905-1906, por ARTURO ARECHAVALETA, subinspector de Agricultura.—

Una estadística de esta naturaleza no es solamente una obra de paciencia. Ella exige por parte de su autor un esp6ritu met6dico, un sentido pr6ctico y un talento de exposici6n del objeto, que haga de inmediato comprender al lector el mecanismo del trabajo y su alcance.

El se6or Arechavaleta posee todas las cualidades requeridas para ser un excelente maestro en estadística. Hemos recorrido las p6ginas del libro con satisfacci6n, y debemos manifestar que lo que nos ha agradado sobremanera son las noticias-res6menes que en 6l se encierran: son muy bien escritas, en forma clara y precisa, y ponen tambi6n en evidencia la competencia t6cnica del autor.

« **El Principio** ».—Hemos recibido el primer n6mero de esta interesante Revista que ver6 la luz los d6as 1.º, 10 y 20 de cada mes.

Por lo que 6 nosotros toca, retribuy6ndole el saludo que env6a 6 la prensa, le auguramos larga vida con el mejor 6xito en sus prop6sitos.

So6nar es vivir

Del 6rbol las hojas, sin savia ni tintas,
sin vida cayeron,
y van, espirantes, rodando por tierra
6 impulsos del viento.
Y al verlas cual marchan, pisadas de todos,
6 trocarse en cieno,
escucho rumores vagos que parecen
sus tristes lamentos.
De las flores bellas, que mustias de fr6o
van languideciendo,
tambi6n se desprenden y en fango se mudan
los sedosos p6talos.
De la ingente cumbre del riscoso monte
tambi6n descendieron
las nubes obscuras, espesas y tristes
que velan el cielo.
De los corazones de muchos mortales,
ahitos de fuego
de ilusiones puras, de nobles delirios
y rosados sue6os,

al golpe terrible de los desenga6os
6 tierra vinieron.
¡Cu6ntas hojas ruedan cuando viene Oto6o
por el fr6o suelo!
¡Cu6ntas ilusiones, dichas y entusiasmos!
los hombres perdimos!
porque en esta vida son los desenga6os
el Oto6o nuestro,
Pero cual las plantas, que 6 la vida tornan
abonando el tiempo,
unas ilusiones reemplazar con otras
los hombres debemos;
s6lo en tal manera puede ser la vida
algo dulce y bello.
Mortal que no sue6a, ni goza, ni vive,
Sin duda est6 muerto.

JOS6 MAR6 BLAZQUEZ.

Sueño provechoso

Sentado en rústica butaca, contemplaba el anciano ora el cielo, ora la tierra que esa noche había sido cubierta con gran manto de nieve.

La avenida que durante las horas diurnas conservaba un aspecto alegre, lo trocó en solitario una vez entrada la noche.

La gente había huido de esas calles y se había congregado en sus respectivas casas para festejar con los suyos la Navidad.

Hasta los oídos del pobre viejo llegaban los sonidos alegres de música del vecino contiguo, pero en vez de alegrarle le hacían sufrir.

Se recordaba que su tumba no estaba lejana y que en vez de estar cubierta con el verde de la juventud, lo estaba con el blanco de la vejez. No olvidaba lo mal que había pasado su juventud ni tampoco los frutos que había podido recoger durante la peregrinación por la vida hasta una edad tan avanzada como la suya.

Errores, desengaños, disgustos y enfermedades, eran los frutos de tan larga vida, y al pensar en todas estas cosas, lloró amargamente.

Bien que se acordaba el pobre viejo en estos instantes de tanto arrepentimiento, de su juventud, de sus padres, que tanto habían hecho por él, de sus amigos de la infancia, de sus camaradas de colegio. No olvidaba los sanos consejos que sus padres le habían dado, ni tampoco el camino que en la encrucijada de la vida debía seguir, recordaba que su padre le había indicado la senda, que conduce á la virtud y no aquella que lo conduce al vicio.

Con sus manos esqueléticas y oprimiéndose el pecho, exclamó:

«¡Oh, padre mío, devuélveme mi juventud, y condúcame de nuevo á la encrucijada para elegir el camino indicado por tí!»

Pero su padre y su juventud hacían tiempo que habían desaparecido... Sus más felices días de juventud se le presentaban ahora como fantasma, y su vida tendría la duración de un fuego fátuo...

Volvió á sentir con más sonoridad la música producida por un grupo de alegres trasnochadores que también festejarían sin duda la Navidad, quiso erguirse para contemplarlos, pero las lágrimas que brotaron de sus cavernosos ojos se lo impidieron y llorando amargamente se acordó que durante su juventud, él también había acompañado cortejos semejantes.

Desconsolado y ya casi sin sentido exclamó: «Vuelve, juventud, que ya estoy cansado y arrepentido de todo:»

Y efectivamente la juventud volvió con todos sus atractivos.

Había soñado locamente.

Era un gallardo joven, quizá que aquel terrible sueño haya sido para aquel joven el mejor juez para el futuro.

X.

Célica

Hay una estrella en mi escondido cielo,
única luz de la existencia mía,
que en las horas de gris melancolía
á mi espíritu brinda su fulgor.

Cuando en la noche de mi fé perdida
rasga la bruma del recuerdo triste,
mi enfermo corazón todo resiste
y sueña y forja un infinito amor.

No preguntéis su nombre. Yo lo guardo
con todo el egoísmo del cariño;
es la diadema que á mi frente ciño
y es sólo mía su perpétua luz.

Cuando la nieve del invierno humano
Hiele mi cuerpo, libertando mi alma,
aún brillará dentro la tumba en calma
que adorne pobre y solitaria cruz.

RICARDO SÁNCHEZ.



Desencanto

Caídos, puede ser, de la cartera
De algún poeta, porque están en verso
Escritos, me he encontrado por la calle
Estos apuntes, que suplico leerlos:

Me responden que tienen, por ahora,
El personal en número completo
Y, por eso, que no hace falta alguna
Mi pluma en su escritorio (entre los pesos).

Y dicen la verdad que no hago falta
Alguna de su casa en el manejo

— Sin que quiera decir que no supiera,
Pues, dar á mis deberes cumplimento, —

Que si camino y vago por las calles
En busca de una plaza en el comercio,

No es porque la ambicione ni me guste,
Ni con ella estuviera en mi elemento,

Que pláceme, del libro en compañía,
Retirado vivir y en el esfuerzo

Del corazón, que late por lo justo,
En dulce comunión con el cerebro,

Que bebe de la ciencia en fuente suave
El agua cristalina del consejo,

Disipar de mi espíritu elevado,
Heróico y redimido, como bueno,

Las sombras del error y de la duda,
Y con bella labor y noble empeño

Escribir una página del libro,
Objeto de mis ansias y desvelos

— Es grande el que trabaja con cariño,
A ratos, para abondar en el misterio, —

Cual fruto de virtud acrisolada
En bien de los que sufren, sin criterio

Para quebrar el yugo del tirano
Y demoler de la uaricia el templo.

¡Cuánto apena mirar á los humanos,
Iguales en deberes y derechos,

Unos arriba, ricos y orgullosos,
Otros abajo, míseros hambrientos

Y muertos de fatiga, tristes, flacos
Y bajando á la tumba antes de tiempo,

¿No llegará la hora soberana
De reinar la justicia con sus fueros?

No, no hace falta en el comercio, no hace,
Mi pluma de escritor y apóstol, cierto,

Ni ambiciono ni agrá-lame la liza,
Sin reposo, del vil tanto por ciento,

Pero sí es porque al hombre no es posible,
Ya que á la cruda bestia está sujeto,

Prescindir de la prosa de la vida,
Es decir, de un puñado de dinero,

Que en pos de alguna plaza, noche y día,
Con triste corazón y paso lento,

Como el que espera un nuevo desencanto,
Voy á golpear las puertas del comercio!

José PUIG Y ROIG.

ZOLA

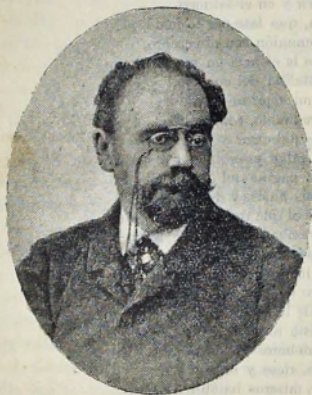
EL FAMOSO "J'ACCUSE"

(Conclusión)

(Véase el número 10 de la REVISTA)

Y lo propio le ha sucedido á Picquart, que por un sentimiento de dignidad no ha querido publicar las cartas del general Gonse. Estos escrúpulos le honran tanto más, cuanto que, á pesar de su respeto á la disciplina, ha sido insultado de la manera más indigna. Ha habido dos víctimas, dos hombres leales, dos corazones puros que han prescindido de Dios, en tanto que el diablo hacía de las suyas. Y aún hemos visto, en lo que á Picquart se refiere, un hecho

tro gobierno. Sé bien que ningún poder tenéis en este asunto, que estáis á merced de los que os rodean y de la Constitución del Estado. Pero aún así, tenéis un deber que cumplir. Y no es que yo desespere del tiempo. Lo repito con la seguridad más vehemente: la verdad está en camino, y nada la detendrá. Hoy empieza el proceso, porque hoy la situación es clara; están á un lado los culpables, que no quieren que se haga la luz, y al otro los amantes de la justicia, que por el cumplimiento de ésta sacrificarán su vida. Cuando se entierre la verdad, se la hace más fuerte y se le da un poder tal de explosión, que, al estallar, todo lo destruye. Ya se verá cómo ha de producirse más tarde el tremendo desastre.



Emílio Zola

innoble: un tribunal francés, después de haber permitido á un ponente acusar públicamente á un testigo y atribuirle todas las faltas, se ha constituido en sesión secreta para recibir declaración á ese mismo testigo que quería defenderse. Afirmando que esto es un crimen más y que este crimen sublevará la conciencia universal. Decididamente, los tribunales militares se han formado de la justicia un singular concepto.

Tal es la pura verdad, señor presidente, una espantosa verdad que será el oprobio de vues-

Pero esta carta es larga, señor presidente, y voy á resumir mis afirmaciones:

Acuso al teniente coronel Du Paty de Clam, de haber sido el obrero diabólico del error judicial, instrumento no más, á mi juicio, y de haber defendido su obra nefasta durante tres años con las maquinaciones más ridículas y culpables.

Acuso al general Mercier de haberse hecho cómplice, al menos por debilidad, de una de las mayores iniquidades de este siglo.

Acuso al general Billot de haber poseído las pruebas irrecusables de la inocencia de Dreyfus sin dignarse utilizarlas, de culpable, de lesa humanidad y lesa justicia, movido por un fin político y para salvar al Estado Mayor comprometido.

Acuso á los generales de Boisdeffre y Gouse de cómplices del mismo crimen, el primero arrastrado por su pasión clerical y el otro quizá por ese espíritu de cuerpo que hace de las oficinas de la guerra el arca santa é inviolable.

Acuso al general de Pellieux y al comandante Ravary de haber instruido un sumario

infame, quiero decir, una obra de monstruosa parcialidad, de la que es monumento imperecedero el informe, mezcla de osadía y necesidad del segundo.

Acuso á los tres peritos calígrafos, Belhomme, Varinard y Conard, de haber emitido informes mentirosos y fraudulentos, y les tacho de parciales, á menos que por examen médico se me demuestre que están enfermos de la vista y del juicio.

Acuso á las oficinas de la guerra de haber empujado en la prensa, señaladamente en «L'Eclair» y «L'Echo de Paris», una campaña abominable para cohonestar sus faltas y extraviar á la opinión pública.

Acuso, por último, al primer consejo de guerra, de haber violado el derecho, condenando á un acusado por un documento secreto, y acuso al segundo consejo de guerra de haber procurado justificar, por orden superior, esta ilegalidad, cometiendo á su vez el crimen jurídico de absolver á un culpable.

Al formular estas acusaciones, caigo bajo la sanción de los artículos 30 y 31 de la ley sobre la prensa del 29 de Julio de 1881 que castiga los delitos de difamación; pero estoy dispuesto á arrostrar las consecuencias de mi acto.

En cuanto á las gentes á quienes acuso, no les conozco ni les he visto jamás, ni abrigo contra ellas odio ó rencor. En mi sentir no son más que entidades, espíritus del mal social. Y mi acto es sólo un medio revolucionario para apresurar la explosión de la verdad y la justicia.

Una sola pasión me anima; la de la luz,—y trabajo por la humanidad que tanto padece y que tiene derecho á la felicidad. Mi ardiente protesta es el grito de mi conciencia.

Que me lleven al tribunal y que mi proceso sea del dominio público!

Eso es lo que yo quiero.

Recibid, señor presidente, la expresión de profundo respeto de

EMILIO ZOLA.

Revista de la prensa

FRANCIA Y EL OBRERO

Nosotros admiramos como el poeta á Atenas enseñando á Roma y no á Roma conquistando á Atenas. Por eso sentimos por Francia, llamada con justicia el cerebro del mundo, una admiración que á veces degenera en culto. Todo lo que pasa en esa gran nación, cuna de todas las revoluciones y reformas en bien de la humanidad, de esa Francia idea y corazón, tiene un valor é importancia para nosotros, comparados únicamente con los más grandes acontecimientos del Universo.

Pero la Francia que queremos y admiramos es la Francia de Zola y Clemenceau, esa Francia esencialmente liberal y justiciera, la que legisla en bien del obrero, del *peoner* del progreso y la riqueza nacional, del que fué siempre carne sacrificada y arrojada al lodo por los autócratas, aristócratas y capitalistas de corazón de piedra.

Sí, nosotros queremos y admiramos la Francia en cuyo parlamento se dice, como el Ministro de Trabajo, Mr. Viviani después de exponer teorías colectivistas y afirmar la confianza mútua del Gabinete: «Yo soy socialista, Clemenceau no.» A lo que este viejo batallador por todo lo que sea justicia, como en el asunto Dreyfus, en el que fué un fiel colaborador de Zola; y de todo lo que sea libertad y en pro del bienestar de las masas, como lo ha hecho en toda su larga vida pública, replicó sinceramente: «Yo pretendo ser socialista.»

Sí, en Francia, la situación del obrero mejora admirablemente; día por día, sus grandes hombres, benefactores, no solo de su patria, sino de la humanidad entera porque sus doctrinas atraviesan los océanos y fructifican en todas las naciones, se preocupan grandemente de ello.

Nos alegramos, porque mucho queremos al obrero, porque obreros fueron nuestros padres;

y ¿qué otra cosa que obreros somos nosotros y lo serán nuestros hijos?

Salve, oh, porvenir de las clases obreras, salve!

Vida Nueva (de Maldonado).

RIQUEZAS URUGUAYAS

Ha sido denunciada la existencia de minas de carbon de piedra en los departamentos de Rocha, Florida, y Paysandú.

Es de desear que los descubridores de esas minas tengan éxito en su empresa, pues es sabido la importancia que adquirirán las regiones donde se encontrara el «oro negro», como se le llama en Inglaterra al carbon mineral.

La Producción (de Montevideo).

LICEO DE RIVERA

Uno de los fines á que fué destinado el millón de pesos, últimamente asignado para la instrucción pública, es la creación de doce liceos de enseñanza propia de esta clase de establecimientos docentes, uno de los cuales será instalado en esta villa.

Es innecesario ponderar el magnífico paso de la implantación que ese centro de enseñanza representa para nuestro progreso en educación y en cultura departamental, porque el más obtuso criterio, no puede tener sino alabanzas y encomios para la sabia medida.

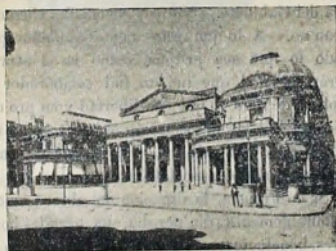
Y más grandes serán esas alabanzas y mayores las satisfacciones que han de sentir los verdaderos amigos del progreso y adelanto de este departamento, si se profundiza un poco hasta reconocer y encontrar las necesidades y anhelos de educación é instrucción, hasta ahora nunca satisfechos entre nosotros.

Aquí en Rivera, la causa de la instrucción pública encierra un problema más grave, que el que esa instrucción representa como signo inequívoco de civilización y de poder: encierra un problema de patriotismo hasta hoy descuidado, hasta hoy no tomado en consideración con el debido vigor, para evitar la invasión del idioma extranjero dentro de nuestras fronteras, y con él la de las costumbres y usos y demás signos que exteriorizan una nacionalidad.

Bien venga el Liceo!

La France (de Rivera).

Teatros y conciertos



Teatro Solís

CONSERVATORIO MUSICAL DE MONTEVIDEO

Tuvo lugar el 16 del mes pasado el XVII concierto de este Conservatorio en el Victoria Hall.

Un programa en el cual tomaron parte distinguidas señoritas de nuestra sociedad, entre las cuales figuraban Pía Cravotto, María L. Vázquez, Herminia Topolanski, Judith Barreiro, María L. Groscurth, Margarita Roldós, y muchas otras que ahora escapan á nuestra memoria, hicieron las delicias del público numeroso y selecto que allí concurrió.

Tuvimos ocasión de escuchar por primera vez al tenor uruguayo, el señor Santiago Bernasconi, quien cantó acompañado al piano por su profesor J. Stampanoni las hermosas romanzas «Recondite armonie» y «O paradiso», donde el señor Bernasconi consiguió muy buenos aplausos.

ANIS DEL MONO

JENAL ILUSTRADA



UNICOS IMPORTADORES

Manuel Pérez y Compañía, Lda.

Unico y exclusivo corredor para la venta: FRANCISCO A. LUGARO

164--MISIONES--164

salve:

De dónde procede esa

RIQUEZAS URU

maravillosa baratura?

La denunciada
sied

El mundo está asombrado.

Visite Vd. la



SASTRERIA PYRAMIDES

de A. Spera

SITUADA EN LA CALLE SARANDI, 228

Al costado de la Metropolitana, en donde se venden trajes de géneros franceses é ingleses, á precios de \$ 12, 14 y 18.

Trajes de Jacqué desde	\$ 18, 20, 22, 24 y 26.
» » Levita »	» 26, 28, 30 y 32.
» » Smoking »	» 18, 20, 22, 24 y 26.
» » Frac forrados en seda	» 27, 30 y 35.
Sobretodos forrados en seda	» 12, 14, 16, 18, 20, 22 y 24.
Pantalones desde	» 2.50, 3.50, 4.50 y 5.50.
Chalecos desde	» 1, 2, 3 y 4.

Los casimires son franceses é ingleses

CORTADORES DIPLOMADOS

Todo trabajo es garantido.

OJO.—A toda persona que gaste quince pesos se le regalará una cadena americana.

SARANDI 228, al costado de la Metropolitana